

25 Sep 1977

LES ARTS

Biennale des jeunes : le gâtisme précoce

Jean COTTE

La Biennale de Paris vient d'ouvrir ses portes au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et, en face, au Palais de Tokyo. Elle durera jusqu'au 1^{er} novembre.

Il faut aller la voir. Mais pour désespérer, non s'en réjouir. Elle fête ses 20 ans. Vingt ans de ressassements. On a l'impression de voir, en mauvais, ce que l'on a vu partout trainer dans les salons et les galeries depuis les dernières décades. A qui la faute ? Certes pas aux organisateurs. Ils sont victimes de leur principe : réserver cette Biennale aux moins de 35 ans. Ses responsables s'en félicitent.

C'est, en effet, la seule manifestation au monde qui impose une telle limite d'âge. Or, il n'y a pas de quoi se vanter. C'est le type même de la fausse bonne idée. Elle est aussi stérile que généreuse. C'est gentil de vouloir aider les jeunes talents mais c'est idiot de consacrer, d'officialiser leurs pires élucubrations.

Tache d'huile

Cela les encourage à continuer. Cela fait tache d'huile. Et l'on en arrive, au bout de vingt ans, au résultat présent. C'est-à-dire à rien. Les responsables, naïfs, s'en étonnent. Ils constatent, cette année, gravement, que la création actuelle est devenue plus une réflexion sur l'art qu'une production d'œuvres.

C'est vrai. Il n'y a plus d'œuvres. Il n'y a plus d'art. Il n'y a plus que des messages. Et quels messages ! Toujours les mêmes : le sexe, la révolution. Si j'avais moins de 35 ans, je peindrais Marx et Freud sur un tandem en petit maillot de couleur applaudis par les ânes à l'arrivée. Mais serais-je reçu à cette Biennale avec un tel

sujet ? Cela ne plairait pas. Elle se dit certes apolitique. C'est la seule trace d'humour que je lui ai trouvée.

D'où vient ce gâchis ? Du panurgisme actuel où l'on ne se sent bien qu'en bêtant en chœur les mêmes lieux communs ? Sans doute. Mais aussi de cette fameuse limite d'âge. L'histoire de l'art, pourtant, l'a appris depuis des siècles.

Un réconfort

C'est en fin de carrière que les artistes ont fait de l'art neuf. Titien, Rembrandt, Rubens, Poussin jeunes répétaient leurs prédécesseurs. Van Gogh faisait du Millet. Picasso du Puvis de Chavannes. Cette Biennale, avec ses moins de 35 ans, nous montre donc les actuels suiveurs des Millet et Puvis de nos jours.

Doit-on pour autant sombrer dans le pire pessimisme ? Doit-on croire la leçon de cette dixième Biennale et dire avec elle : l'art est mort, la création n'existe plus à Paris. Non. Allez au Grand Palais pour vous réconforter en visitant un excellent salon : « Grands et Jeunes d'aujourd'hui ». Il vient d'ouvrir également et durera jusqu'au 16 octobre.

Je me suis livré à un petit calcul, fastidieux mais éloquent : sur les 453 exposants, 189 sont Français et 207 sont des étrangers vivant à Paris. Dire qu'aujourd'hui Paris n'attire plus les artistes, que l'art est ailleurs, est donc tout bonnement une vaste rigolade, sinon un obscur calcul qui recouvre de sordides affaires de marchés.

Il est vrai que les Beaubouriens et les Biennalistes attaquent les salons. C'est normal.

De tels salons les gênent. Ils leur imposent tous un péremptoire démenti. L'art existe toujours et Paris demeure le plus important foyer de la création mondiale.

21 Sep 1977

L'ART SAISI PAR LE CIVISME

La Biennale de Paris vient d'ouvrir ses portes au Musée d'art moderne. Elle est consacrée aux artistes de moins de 35 ans.

DIXIEME de sa série, la Biennale des Jeunes de Paris justifie, plus que jamais, son titre et sa vocation. Elle se veut le panorama éclectique de la Jeune Création, le témoin de la complexité du tissu créateur de nos jours ; et cela à une échelle internationale, d'où l'importance d'un comité de sélection qui comporte des spécialistes de divers pays (Angleterre, USA, Italie, Hollande, Japon, Allemagne, Suisse, Yougoslavie).

Les grandes lignes de la bouture 1977 sont l'art de la vidéo, la nouvelle peinture abstraite, l'art conceptuel, et la mise en valeur d'un phénomène très important : l'art intimiste et le régionalisme.

L'artiste, avec des moyens qui lui sont propres, et sous une forme qui échappe souvent aux techniques traditionnelles de l'art, tend à s'exprimer jusque dans son intimité mentale et affective. Art-confession qui devient souvent art-exhibition, et particulièrement en faveur auprès des femmes. Le phénomène régionaliste est une conséquence toute naturelle d'une prise de conscience générale portant l'homme actuel à se méfier de l'internationalisation de son environnement, de ses habitudes culturelles, sachant bien qu'il y perdra un peu de son âme. Le retour général vers les arts du folklore, le passé récupéré, et même l'écologie, sont quelques unes des conséquences de cette aspiration à une dimension humaine, que le progrès tendrait à gommer, sinon à occulter totalement. Aussi l'artiste tente-t-il de nous faire revivre l'atmosphère de son pays, de

son lieu de vie, dans ses aspects les plus spécifiques, dans son intégrité. Loin de se conformer à des styles d'époque, les jeunes artistes régionalistes visent à retrouver les racines de leur folklore, les voix des ancêtres.

En regard de ces phénomènes culturels qui sont dotés d'une dimension d'âme, subsistent et se développent des courants qui marchent dans la logique dialectique de l'histoire de l'art, et s'en prennent aux formes, travaillent à une évolution rigoureuse entraînant le langage pictural vers des solutions, uniformisées par-delà les frontières et bizarrement appauvries dans le monochromisme, le travail sériel, les systèmes symétriques.

L'art conceptuel subsiste, qui entraîne l'artiste à des expériences dont l'aspect peut paraître parfois dérisoire mais qui ont le mérite de souligner certains aspects de notre vie sociale, et de conserver une certaine vigilance, sans laquelle l'homme se robotise. Ce sont aussi les rapports art et réalité, la remise en cause de la validité de l'un et de l'autre, que contiennent des œuvres, qui échappent, elles aussi, aux contraintes traditionnelles de la toile et des supports, pour devenir : collage, photo, usage de documents arrachés à la réalité non plus selon des critères esthétiques mais dans un souci quasi scientifique. L'art devenant là, aussi bien enquête sociologique, constat, sondage d'opinion, invitant à la réflexion, dans tous les cas. Est-ce dire que grâce à la Biennale nous ne mourrons pas idiots ?

Jean-Jacques LEVEQUE

20 Spt 1977

La dixième Biennale de Paris : résolument novatrice

La dixième Biennale de Paris, qui vient de s'ouvrir au Palais de Tokyo (ancien musée d'art moderne, avenue du Président-Wilson), accueille cette année cent cinquante artistes de vingt-cinq pays.

Elle est, une fois de plus, un lieu de réflexion, politique, sociologique et esthétique.

Ouverte uniquement aux créateurs âgés de moins de trente-cinq ans, la Biennale s'adresse à un public jeune qui accepte le changement et ne s'étonne pas de démarches qui semblent tourner le dos à ce que jusqu'à présent on a désigné sous le nom d'œuvre artistique.

Il faut noter tout d'abord l'importance de la vidéo. L'image photographique fait partie de notre monde, son interprétation, sa présentation, peuvent donner lieu à une démarche créatrice. Ce que l'art, tel que le comité de sélection de la Biennale le conçoit, nous apporte, c'est l'absence de gratuité. La contemplation a fait place au message.

Un Japonais, le visage peint en blanc, récite l'alphabet. Sa voix fait écho à une bande enregistrée, il est sculpture vivante, une nouvelle version du scribe accroupi. Terry Allen place un corbeau empaillé sur une machine à écrire. Raymonde Arcier, spécialiste de travaux d'aiguilles, expose un gigantesque chandail.

« L'Ecume des jours » rassemble dans de petits sacs en plastique tous les déchets de la vie quotidienne, et Stephen Villats résume peut-être l'esprit de la Biennale quand il demande au spectateur de repenser ses valeurs courantes.